

CD, livre, compte rendu critique Portrait de Marie Jaëll (1846-1925)

CD, livre, compte rendu critique Portrait de Marie Jaëll (1846-1925). Voici en janvier 2016, 3 cd pour ressusciter la pianiste lisztéenne et compositrice alsacienne Marie Jaëll (1846-1925). Après deux précédents Livres cd biographiques dédiés à Gouvy et Dubois, voici une nouvelle monographie consacrée à une femme exceptionnelle, la pianiste Marie Jaëll : La légende des ours, le Concertos pour violoncelle, les deux Concertos pour piano n°1 et n°2 (1871, 1884), plusieurs pièces complémentaires pour piano seul, son instrument emblématique ... sont ici recréés avec l'enthousiasme et l'engagement des réévaluations prometteuses. L'accès du fonds de Strasbourg a permis enfin de révéler la stature de la compositrice aux côtés de la pédagogue (mieux connue) qui reste appréciée et d'une modernité visionnaire. Certes on peut être séduit par l'ampleur symphonique de ses pièces d'envergure tels La légende des ours pour soliste et grand orchestre (la direction d'Hervé Niquet n'évite pas une déclamation parfois superfétatoire ; et la soliste demeure inintelligible..., sa caractérisation dramatique uniforme et lisse, dommage), ou les deux Concertos pour pianos, immédiatement à classer dans le prolongement de l'ardeur et la fièvre mystiques d'un Liszt plutôt inspiré et fidèle à lui-même. On s'en était nettement moins convaincus par le Concerto pour violoncelle qui lui aussi manque singulièrement de caractère comme de plan dramatique : il n'est guère que la dernière séquence du mouvement lent qui atteigne une subtilité de ton plus mordante. Certains



enregistrement sont les bandes fixées lors du Piano Lille Festival 2012 (les deux Concertos pour piano, de loin les mieux défendus du disque grâce à deux interprètes pleinement investis : Romain Descharmes pour le n°1 et David Violli pour le 2).

La théoricienne et la pédagogue expriment mieux que la créatrice et la pianiste la force d'un tempérament féminin exceptionnellement original à son époque

Marie Jaëll était-elle vraiment bonne compositrice ?

Composés dans les décennies 1870 / 1880, les deux Concertos pour piano affirment de facto la pertinence d'une écriture réfléchie, mûre, puissante, (la presse et les critiques de l'époque soulignèrent jusqu'à en user le terme, sa carrure « virile »). La seule réserve que l'on peut émettre ici serait le culte entretenu d'un romantisme tardif et éclectique, proche de Liszt et donc de Wagner, qui ne s'est jamais vraiment ouvert aux modernisés du début du XX^e dans le sillon des modernes, Debussy et Ravel. Jaëll se concentre plutôt sur Franck et Saint-Saëns, aux côtés de Liszt.

« Expression », « vitesse », le piano de Marie Jaëll comme l'écriture de la compositrice manque parfois de profondeur comme de sobriété. On voudrait bien rapprocher ses deux cycles « *Les jours pluvieux* » et « *Les Beaux jours* » des ... *Kinderszenen* de Schumann... force est de constater que malgré l'effort demandé (la fine sensibilité de la pianiste Diana Ciocarli pour *Les Beaux Jours*, entre autres), et les qualités de la compositrice, la versatilité vertigineuse, le double et le trouble, l'ambivalence malade, dépressive, exaltée si schumanienne sont totalement absents chez la Française (qui paraît quand même trop douceuses et parfois démonstrative voire répétitive). Le modèle Lisztéen, approché directement et écouté à Rome en 1868, source de sa vocation intime (une

confirmation musicale comme l'expérience de Liszt à l'écoute de la Symphonie Fantastique de Berlioz), demeure omniprésent mais guère dépassé ou régénéré.

La Clara Schumann française ?



La vérité et le tempérament de Marie Jaëll pourraient peut-être plutôt être recherchés du côté de ses écrits, aux interrogations multiples, souvent pertinentes, du côté de l'activité pédagogique de la pianiste effectivement prodigieuse (une Clara Schumann française ?) : le profil de la pédagogue se précise avec une étonnante originalité dans une succession d'écrits et de recueils d'une audace absolue : *La musique et la Psychophysiologie* (1896), *Les Rythmes du regard et la dissociation des*

doigts (1901), *La Résonance du toucher et la topographie des pulpes* (1912). **Morte en 1925**, Marie Jaëll incarne une force individuelle pourtant admirable dans une société phallocratique voire misogyne, en particulier à l'encontre des femmes compositrices et créatrices. Elle aura traversé l'idéal nationaliste de la Troisième République, connu le symbolisme et le debussysme (en gardant ses distances), cultive ce celtisme gaulois (son poème symphonique *Ossiane* de 1879, absent du livre cd en témoigne particulièrement). Les amateurs d'un romantisme post lisztéen applaudiront. Les autres plus réservés sur la question des résurrections légitimes ou anecdotiques, écouteront toutes ses oeuvres révélées par le disque comme des curiosités, confirmant ce qu'ils pensaient déjà. Reste les programmeurs : où pouvons-nous entendre du

Jaëll aujourd'hui? Force est de constater que depuis le festival de Lille 2012, bien peu de directeurs de salles ont « osé » Jaëll depuis... Le coffret triple a le mérite de poser la question : **Marie Jaëll était elle vraiment une bonne compositrice**, dans le domaine symphonique (en dépit de l'absence d'Océane qui reste son oeuvre phare), dans le domaine pianistique...? A chacun de répondre selon sa sensibilité grâce à cette compilation opportune. Une réserve sans équivoque cependant : la laideur bien peu attractive de la couverture : où ont-ils trouvé une telle couleur ?!!! C'est bien peu célébrer le lyrisme coloré et raffiné de l'écriture d'une Marie Jaëll, inspirée par les champs lisztéens.

Livre cd, compte rendu critique. Portrait de Marie Jaëll (1846-1925). 3 cd Palazzetto Bru Zane PBZ. ISBN 978 84 608 3017-7. Collection « Portraits », Volume III.

LIRE aussi notre [présentation des concerts Marie Jaell au festival Piano Lille Festival 2012](#)

[VOIR, approfondir le sujet en visionnant notre grand reportage vidéo dédié à la recreation des Concertos pour piano de Marie Jaëll au Lille Piano Festival 2012, grand sujet vidéo de 22 mn](#)
© [studio CLASSIQUENEWS 2012](#) (réalisation : Philippe-Alexandre Pham)

Livres, critique. Jean-Claude Menou : Le voyage-exil de Liszt et Marie d'Agoult en

Italie, 1837-1839 (Actes Sud).

Livres, critique. Jean-Claude Menou : *Le voyage-exil de Liszt et Marie d'Agoult en Italie, 1837-1839* (Actes Sud). Pendant 2 années (1837-1839), le jeune virtuose du piano, **Franz Liszt et sa nouvelle compagne la Comtesse Marie d'Agoult**, son aînée scandaleuse, convolent avec l'insouciance de jeunes amants enivrés. Ils partent faire leur tour d'Italie : lac majeur et lac de Côme, Milan son Duomo, et la chartreuses de Pavie, Brescia, Vérone et bien sûr Venise : Liszt s'enthousiasme comme peu avant lui sur les peintres et les œuvres artistiques ainsi découvertes. Raphaël lui inspire lo Sposalizio (Les noces de la Vierge), Véronèse et Leonard, surtout Titien et ses vertiges chromatiques. A Florence, le pianiste a la passion de Michel-Ange (et sa Pensée) ; puis à Rome, chacun s'intéresse à ce qui l'inspire, en particulier non les églises baroques mais les traces spectaculaires d'une Antiquité éternelle. Ils retrouvent le directeur de l'Académie de France : Monsieur Ingres (qui fera leur portrait et qui jouera son violon avec le célèbre pianiste). Mais rien ne dépasse le sentiment éprouvé avec Sainte-Beuve, en visitant les vestiges du domaine impérial d'Hadrien à Tivoli : les cyprès et la lumière du soir de la Villa Adriana comme l'on disait alors, inspireront alors Liszt devenu abbé, près de 40 ans plus tard (1877 : *Jeux d'eaux à la Villa d'Este...*). Naples fut envisagée mais jamais atteinte.



1837-1839: le duo scandaleux Liszt / d'Agoult visite l'Italie
patrimoniale et culturelle...

Liszt : « vagabond infatigable », amoureux des arts



Entre temps (mai 1839), Marie accouche de Daniel, frère de Cosima née avant lui... Car la matière de ce formidable témoignage vient en partie du journal de d'Agoult, femme de caractère et de tempérament (mariée à Charles d'Agoult, elle

a tout quitté pour suivre son jeune amant, bouleversant l'ordre bourgeois et sacrifiant la respectabilité de son rang). C'est aussi une féministe engagée que la liaison avec Liszt aiguille peu à peu, dévoilant une sensibilité ardente, celle de l'amoureuse passionnée, celle de la femme ayant ses convictions (nombreuses et ardemment défendues). De sorte qu'au fil de la lecture et des témoignages sur les émotions vécues sur le motif, se précisent des divergences entre les deux voyageurs qui augurent de leur séparation à venir. Liszt semble avoir été aussi léger et insouciant, « enfantin » ou éternel adolescent que Marie était responsable donc exigeante... Il est vrai qu'ils n'avaient pas le même âge. Ainsi à Venise, Marie « *n'est que fiel. Et Liszt, enthousiasme* ». Il prendra le premier prétexte pour la laisser mariner dans son jus... puis revenir à elle, avec la première énergie.

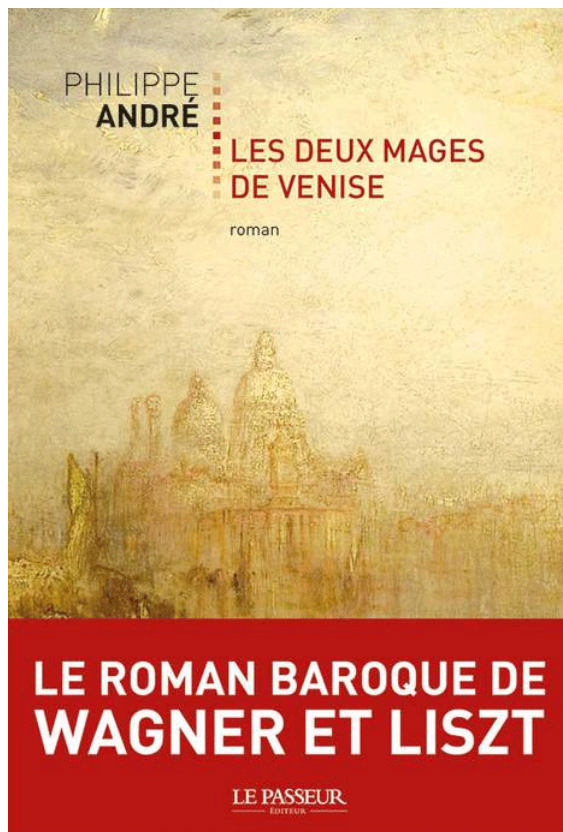


Le lecteur de ce fabuleux voyage culturel découvre le choc des goûts et des sensibilités, dont surtout celle de Liszt, l'un des rares pianistes et compositeurs qui eut sur la peinture et l'art en général de véritables affinités, puisant dans l'émerveillement

ressenti, la source de ses inspirations musicales. « *Raphael et Michel-Ange me faisaient mieux comprendre Mozart et Beethoven* », écrit-il en frère de tous les artistes, en humaniste ouvert, curieux et généreux. L'auteur s'appuyant sur une recherche livresque et touristique spécifique (il précise avoir effectué 7 voyages sur le terrain!) offre ce monde imaginaire, hautement artistique, qui compose les paysages intérieurs et intimes de Franz Liszt. C'est aussi un guide particulier que l'amateur italophile pourra pratiquer in situ... sur les traces de Franz et Marie. **Passionnant. Et donc naturellement CLIC de classiquenews.**

Livres, critique. Jean-Claude Menou : Le voyage-exil de Franz Liszt et Marie d'Agoult en Italie (Actes Sud). ISBN 978 2 330 04808 2. Parution : avril 2015.

LIVRES. Philippe André. Les deux mages de Venise, roman. Editions Le Passeur (2015)



LIVRES. Philippe André. Les deux mages de Venise, roman. Editions Le Passeur (2015). Wagner est mort à Venise en 1883, c'est connu. Et il avait reçu, trois mois avant, la visite de son beau-père, Liszt, « installé » pendant deux mois au Palais Vendramin, la résidence de Richard, Cosima et l'enfant Siegfried. Qu'ont-ils fait, hormis se retrouver et parfois se chamailler ? Philippe André leur invente de « nouvelles aventures » dans une Venise hivernale et fantasmagorique. C'est, adossé à la science musicologique du

spécialiste schumanno-lisztien, la nouveauté des Deux Mages, un passionnant « romansonge ». **Question et réponse de la duchesse** : « Aimez-vous Wagner ? », eût pu demander en toute fausse candeur la duchesse de Sagan. C'te question ! Natürlich, ma biche ! J'insiste, pourtant : aimez, et je souligne the question qui n'est pas to be or not to be. Bien sûr qu'il est, Wagner, d'une essence irréfragable, plus être que lui on n'en fait plus. Mais j'ai demandé : aimez. Il est permis de nuancer votre answer...Alors, vous me mettez plus à l'aise. Je sais ce que cette Oeuvre Totale apporte à l'histoire de la musique et des arts. Et puis vous dites qu'on a droit au clivage ? Lohengrin, Tannhauser, Tristan, Parsifal, trois fois oui. Pour la Bande des Quatre organisée en Tétralogie, franchement, vous repasserez . And Herr Richard Wagner himself, pas mieux ? Encore plus franchement, danke schön ! Même quand il joue son ultime rôle dans Der Tod in Venedig ? Faut ben mourir quéqu ' part !

R.W. à sa personne parlant

Donc si vous n'avez pas la foi wagnérienne, ne faites pas semblant de croire pour bientôt supercroire. Mais laissez-vous convaincre d'aller faire un tour dans les quartiers les plus perdus de la Sérénissime, en hiver 1882-83. Guidé par R.W. à sa personne parlant – comme toujours – mais aussi adressant à sa chère



Cosima une sorte de journal-intime-jours-sombres, pour raconter l'incroyable bordée métaphysique qu'il aurait menée là-bas avec son beau-père, un certain Franz Liszt, l'éblouissant compositeur-ami devenu curé-sans-paroisse mais toujours en quête d'imaginaire. Et devinez qui vous aurez pour guide et porte-parole ? Un lisztien par excellence, dont ici même nous louâmes les ouvrages savants sur *Années de Pèlerinage* et *Suite*, musicien au demeurant praticien-psy qui vient aussi d'investiguer sur la paralysie générale de Schumann. Le Docteur Philippe André, sans doute pour se délasser du culte schumanno-lisztien, cède aux démons de la Fantasia hoffmanienne : étiquetant « mages » les deux « Vénitiens » d'adoption au crépuscule de leur prodigieuse vie, il les fait basculer de l'autre côté du miroir dans l'inquiétante étrangeté que se permet parfois l'écriture scientifique dont la rigueur expérimentale aurait été mise en congé payé par un tour-operator de roman.

Le p'tit Siegfried

Le point de départ est on ne plus historique, et vous en  trouverez le récit au 4^e chapitre de *Nuages Gris* (éd. Le Passer) : Liszt a bien séjourné « chez » les Wagner au Palais Vendramin, du 19 novembre 1882 au 13 janvier 1883. Il y a joué au whist, au piano, à l'inépuisable mais intermittente amitié, à la fonction grand-paternelle (le p'tit Siegfried, fruit d'amour fou entre Richard et Cosima qui avait ainsi envoyé

au désespoir son exemplaire époux Hans de Bulow), et en cette famille recomposée tout n'était pas que roses, donc on s'est chamaillé, fait la gueule, réconcilié... A partir de ce substrat non contesté, Les Deux Mages dérape avec délices en imaginaire. Les deux amis – bien que devenus beau-père et gendre, ils sont quasiment « du même âge » – entrent en « mentir-vrai » et « romansonge », comme titrerait la nébuleuse aragonienne. « C'est moi qui rêve. J'ai piqué du pif au bout du compte. Je dors. Je rêve. Tout cela c'est moi qui le rêve. Tout ceci ce n'est pas la vie de Théodore, c'est ma mienne. Rien de tout cela n'a pu se passer en 1815... » : c'est ce qu'avouait en galopant avec Géricault son « historien » de 1959 dans La Semaine Sainte...

Tribu miltonienne et Nocturnes hoffmaniens

Certes on eût pensé davantage Philippe André journalintimier du côté de son cher Franz. Eh bien non, c'est en Wagner qu'il sort d'un angle de la Piazzetta, faisant d'ailleurs tenir à son petit protégé la moins protocolaire des langues modernisées et l'entraînant dans les aventures vénitiennes les plus saugrenues. Quitte à ce que R.W. soit mené par le bout de la Fantasia, le beau-père « inventant » pour son gendre plus réticent les buts de promenades qui accouchent de situations de plus en plus hallucinatoires. « Ici le temps devient espace », et vice-versa ; le réel moins vrai –et désirable ? – que le fantasmé. On rencontre sortie des pérégrinations italiennes de l'Angleterre rebelle XVIIe une tribu miltonienne – dans la famille du Paradis Perdu, je demande le père et puis aussi les filles -, on découvre une galère « décarcassée » qui selon Franz ferait une merveilleuse salle de théâtre moderne, des allusions à un grand trou qui pourrait être un cercle infernal de Dante, et ce n'est que préface à l'embardée la plus folle, une entrée en « Nocturnes à la manière de Callot », où le savant Spallanzani, créateur lisztien d'Olympia, « emprisonne »



dans l'œil de sa poupée diabolique une Cosima qui n'en demandait pas tant...

Haarghh !

Richard se démène en érotisé hoffmannien (il est ultrasensible aux deux « jolis globes » de l'automate, voire à sa « coquille »), malgré lui ? ou pour mieux exciter la jalousie de sa Cosima ?), et surtout il mène dialogue réitératif avec un Kobold, figure du tourmenteur qui lui laisse bien peu de répit du côté de l'angine de poitrine, ce dont il mourra bientôt. Et là, il se lâche dans le discours, parsemant ses phrases d'une interjection souffrante (« haarghh ! », un écho du « hojoho walkyrien ? ») qui nous ramène aux temps de la BD-Dargaud, de formules familières (« à ch..., aussi sec, c...ries », impact boom, du balai ! lefion..., vacherie, débectant ou vioque ») parfois teintées de rythme célinien... Le comble du paradoxe est atteint lorsque Richard « appelle » en un flux extasié (devenant parfois injurieux ou prosaïque : « fous le camp dans ta cuisine, reste aux fourneaux ») son indispensable Cosima, (« ma passerelle pour l'éternité, mon anéantissement en si majeur »...), tout comme – peut-être ? – le romantique Kleist « rebaptisait » son Henriette Vogel (qui le lui rendait aussitôt) dans les lettres qu'ils échangèrent avant leur suicide en duo...à moins que ce ne soit aussi une allusion à « L'Union Libre » où Breton géographise les blasons du corps de la femme...

Filochard et Croquignol

De même oscille-t-on entre ces visions poétisées du parcours vénitien et les silhouettes rigolotes de la virée Filochard (R.W.)- Croquignol (F.L.), la référence sublimissime de la Femme Eternelle de R.W. et la vie embourgeoisée à Vendramin, cette grande Villa-Cosima-pieds-dans-l'eau, les éclairs de lucidité richardiens (« la boucler est peut-être le plus grand défi fait à moi-même dans cette suite d'événements ») et la surdité de qui ne comprend rien au minimalisme pianistique du

beau-père en train d'inventer une autre « musique de l'avenir ». Car les rapports au réel d'histoire musicale sont aussi là : du Prométhée déchaîné, des « nuages gris », du parlé-chanté, « disastro », du « lancer mon javelot dans les espaces indéfinis », des csardas macabres, des lugubres gondoles qui ne peuvent faire illusion. De même que les manifestations d'un amour-haine perpétuel entre un beau-père et un gendre peu avare de considérations inactuelles sur le vieux Liszt, « échassier hydropique », ses cigares et ses verrues, et qui débarque du train en pleine odeur de « Wanderer à nuisances olfactives 2nde classe ».

Retrouvailles lyriques

Mais cela cède à du pur lyrisme de retrouvailles entre « amis sublimes », au détour d'une promenade dans Venise embrouillardée. Et puis il y a le récit – les musiciens en tournée de banlieue en sortiront « m.d.r » ! – de Liszt qui dézingue les afféteries bondieusardes d'un jeune organiste en mal de compliments... (« jamais je n'ai entendu rythmes plus appropriés aux hôtels de prostitution et claques somptueux... ») . Curieux blocages – superstitieux ? – aussi de Richard avouant à son « Isolde de vie ou de mort » que justement il ne prononcera plus ce dernier mot, lui qui en veut au beau-père d'avoir « sombré dans les bigoterie qui l'ont perdu comme homme et surtout comme musicien ».

Le Wanderer a-t-il perdu la mémoire ?

Tiens, en chemin, le Wanderer, il a perdu la mémoire de ses barricades bakouniniennes en 1849, quand il militait à Dresde pour la révolution ? Ensuite, de ses errances pourchassées par les polices « anti-terroristes » de l'Ordre Monarchique, mais où tout de suite il trouve à Weimar refuge fraternel auprès de Liszt ? De sa soumission (1864), genou en terre, à son Ange bavarois Louis II , et de « ce qui s'en suivit », comme intertitrent les romans de gare au XIXe : l'argent et l'or pour édifier le Temple de Bayreuth, où se célèbrera le culte

monothéiste de RW ? ? Sans oublier ses vaticinations-libelles mortifères (1850 ; puis sans remords ni retour en arrière) sur « le judaïsme dans la musique » ? Bref, il ne s'agirait plus à Vendramin-House que des « considérations d'un apolitique » rangé des voitures, dans une Venise la Rouge où pas une gondole ne bouge ? Quant à l'inconscient projeté comme javelot dans les espaces du futur, n'y-a-t-il pas absence de prémonition pour une époque où son (pré) nom de Venise, Riccardo, ne sera plus dans Bayreuth un temps désert (é) par l'œuvre Totale ? Mais on ne va tout de même pas lui reprocher, à cet « inconscient-là », le formatage de son p'tit Siegfried pour mariage(1915) avec une Frau Winifred tombant raide-dingue du Moustachu de Berchtesgaden-sous-Walhalla ! (Quel malheur, parfois, d'avoir un(e) gendre(sse) ! Mais au contraire futur, quel bonheur pour un Vénitien comme Luigi Nono de se marier (1955) avec Nuria Schoenberg et d'avoir ainsi un sacré beau-père !)

Carnets du sous-sol et Bavard

Bon, permis à un mal-wagnero-compatible de débloquer sur le divan, Dr. André ? Et repassons à l'essentiel : avec les Deux Mages, nous tenons un « roman musical » de la plus haute et exigeante qualité en imagination et écriture. Ce long et parfois imprévisible monologue rappellera, en son principe d'ivre flux parolier, les Carnets du sous-sol dostoievskien, ou le plus proche Bavard de L.R. des Forêts. Et malgré les sautes d'une humeur provocatrice tirant aussi vers la rigolade, la coda (« Je me penche et je vois des étoiles qui scintillent au fond du trou. Je plonge la tête la première en poussant un léger cri...Un cortège d'étoiles mortes ondule dans le noir. ») signale, mine de rien, qu'un mois après le départ du beau-père, le gendre aura rejoint...mais quoi, le néant ? C'était – miroir de l'éblouissante lumière solaire du Turner en couverture – le dernier cadeau de la Sérénissime et aussi « tempé-tueuse » Cité des Doges à ses hôtes. On vous le disait, il y aura toujours de la Mort à Venise !

Mais encore : « mort(s) à jamais » ?...

LIVRES. Philippe André, *Les Deux Mages de Venise*, [éditions Le Passeur](#) (2015). Livre papier : 18,90 €, 140×205 mm, 256 pages. Date de parution : 12 février 2015. LIRE aussi la [critique du livre précédent de Philippe André : « Robert Schumann, folies et musiques » \(Le Passeur, 2014\), CLIC d'octobre 2014 sur classiquenews.](#)

Illustrations : Wagner, Liszt (DR)

CD. Cyril Huvé, piano. Liszt : Carnets d'un Pèlerin (1 cd La Grange aux pianos)



CD. Cyril Huvé, piano. Liszt : Carnets d'un Pèlerin (1 cd La Grange aux pianos). Programme dense mais équilibré, en 7 stations, qui puise ces bornes expressives dans deux recueils : « Seconde années de pèlerinage – Italie » et « Harmonies poétiques et religieuses » (pour Bénédiction de Dieu dans la solitude et Funérailles).

Enregistré dans son antre, au Pays de Georges Sand, dans la Grange aux pianos en août 2011 (où il organise et accueille un festival de Pentecôte aussi), Cyril Huvé exprime les délices suggestifs souvent énoncés dans un murmure à peine articulé, porté et comme traversé par un frémissement soudain, celui produit par une révélation. Cheminement promis à des visions

de plus en plus spirituelles, chaque séquence dit ici, effectivement, le poétique et le religieux. Le pianiste joue sur l'ampleur symphonique du piano Steinweg requis pour l'enregistrement. Sonorité puissante mais jamais dure, ronde et mordante à la fois qui assure la carrure et l'aspiration mystique de chaque œuvre. Le doute haletant (Il Penseroso), la volonté de l'indicible et le lugubre ensorcelant qui cultive l'état d'endormissement souhaité. Cyril Huvé balance d'un état de conscience à un autre, en un jeu qui enveloppe et berce (résonances déjà wagnériennes du même Penseroso).

L'amour et ses brûlures innerve l'itinéraire plus choatique, exalté, passionnel du Sonnet de Pétrarque n°104 : ivresse panique du transi amoureux démunî, dépendant totalement de sa chère et inaccessible Laura... l'interprète cultive la résonance des accords, laissant un temps d'incertitude mais aussi d'accomplissement et d'inéluctable dans un jeu profond et intérieur qui sait respirer.

Pour le premier disque de son propre label, Cyril Huvé se révèle convaincant

Mystique lisztéenne



La conception est claire et structurée pour Bénédiction de Dieu dans la solitude au calme spirituel progressif. L'étape la plus développée (plus de 16mn) avec Après une lecture de Dante (presque 18mn) permet au jeu de s'épanouir pleinement réalisant une somptueuse plénitude qui inspire un toucher de plus en plus doux et vapoureux pour exprimer le scintillement aérien grandissant qui s'achève en

un ruissellement liquide immatériel. Les signes tangibles vers la lévitation. Le choix du Steinweg de 1875 paraît particulièrement bénéfique grâce à sa sonorité charpentée et structurée, ronde et puissante, ses harmonies naturelles, ses aigus crépitants.

Même pénétration suggestive particulièrement pour le lugubre vapoureux de Funérailles qui envoûte littéralement par son balancement harmoniquement presque irrésolu..., son allure de marche inexorable et désespérée et sa lente prière déchirée, déchirante. L'approfondissement spirituel y éclate en éclairs et tempêtes, dévoilant les climats paniques du Pèlerin démuné. La lutte intérieure que Cyril Huvé exprime, réussit particulièrement ici. Le pianiste se fond dans l'esprit insatiable et insatisfait de Liszt, portée par une ardente et dévorante quête spirituelle.

Le dernier morceau de ces Carnets d'un Pèlerin se referme sur la houle tout autant prenante d'Après une lecture de Dante... Cyril Huvé sait enflammer l'énergie brute que suscitent les images dantesques. Jaillissements de gravité, ombres mouvantes, sorte de tourbillon en implosion, bain primaire qui concentre les forces primordiales et les contient sans les contenir, voici le grand chaudron magique et fantastique à la(dé)mesure du grand Liszt, conteur en diable, capable seul, de faire jaillir d'un tumulte, un murmure enchanté criblé de nouveaux scintillements éperdus. Aucun doute Cyril Huvé confirme dans ce premier cd inaugurant son propre label, ses affinités lisztéennes dans ce récital très abouti.

Franz Liszt : Carnets d'un Pèlerin. Cyril Huvé, piano Steinweg 1875. Enregistré en août 2011 dans le Berry, 1 cd La Grange aux pianos GAP01

CONCERT à Paris

Cyril Huvé fête le centenaire Alexandre Scriabine, salle Gaveau, mardi 3 mars 2015, 20h30.

Livres, roman. Christophe Bigot : Les premiers de leur siècle (Éditions de La Martinière)



Livres, roman, compte rendu critique.
Christophe Bigot : Les premiers de leur siècle (Éditions de La Martinière).

Roman historique dont l'écriture inspirée d'une très fine éloquence restitue l'intimité des artistes romantiques français et européens (Liszt) telle qu'elle a pu se réaliser en particulier à Rome à l'époque où le « grand homme » : entendez Monsieur Ingres, était le directeur de la Villa Medici (1835-1840).



Le couple Liszt Marie d'Agoult vu par Henri Lehmann

Rome, dans le salon de Monsieur Ingres

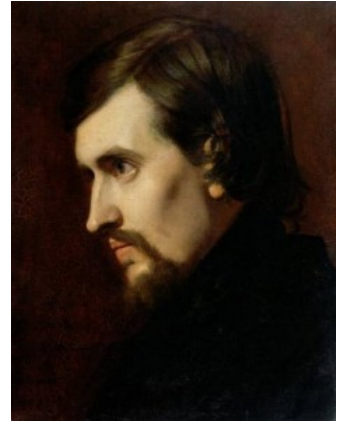


Le témoin privilégié de leur quotidien demeure ici le peintre **Henri Lehmann (1814-1882)** dont le sens de la ligne, la virtuosité du dessin lui permettent de devenir le disciple préféré d'Ingres, au sein de l'atelier qui compte aussi Amaury Duval son aîné, surtout Chassériau, assez infect et discourtois malgré son absolu talent. Dans la proximité du couple Marie d'Agoult et Franz Liszt de passage à Rome après leur périple suisse, « *Clear placid* »

(Lehmann), ainsi que la Comtesse d'Agoult a surnommé le héros narrateur, se passionne à la vue de ce couple légendaire : elle, médisante et arrogante mais fine et intelligente, lui pianiste flamboyant d'une captivante beauté : son récital Beethoven improvisé, alors qu'ils sont les invités de monsieur Ingres dans le salon de musique de la Villa Medici est l'une des séquences captivantes du texte (chapitre X). De cette période heureuse et stimulante pour chacun où les artistes sociabilisent dans des échanges productifs mêlés d'affection, Lehmann reçoit naturellement la commande du fameux portrait de Franz Liszt (1839) : icône du romantisme le plus sensible, figuration de l'humain et du divin, le tableau qui en résulte représente la fierté virile d'un pianiste adolescent, adulé : nouvel Adonis des salles de concerts, d'une sobre mise comme les meilleurs portraits de son maître Ingres (robe noire sur fond vert). La lumière y accroche le visage tendre et déterminé, comme les doigts de la main gauche, instruments du tempérament prométhéen.

Lehmann ne fait pas que peindre son ami admiré (comme il le fera de Gounod en une tête sublimement dessinée de profil) : il devient un proche, et le parrain tuteur du jeune fils né du couple Liszt/d'Agoult : Daniel (au destin tragique).

Les relations amicales, les détestations courtoises et intelligemment entretenues (d'Agoult / Sand), les jalousies, les espérances, la triste réalité destructrice (fin des amours entre la Comtesse et le Pianiste) vécues par le protagoniste animent un tableau historique dont la sensation du familier et de la vérité titille en permanence la curiosité du lecteur. On savait



Liszt, être exceptionnel : par le regard du jeune peintre Henri Lehmann, son visage nous est dépeint avec une acuité renouvelée. L'évocation ciselée fait vivre chaque personnage historique tout en cédant au défaitisme le plus sage, signe d'une intelligence qui a vécu : les exaltations romaines se délitent bientôt et le revers de la vie, entre déception, aigreur, amertume, tristesse, sacrifice, solitude et nostalgie, prend peu à peu le dessus. Car Lehmann a toujours aimé Marie d'Agoult, c'est son secret au point, devenant son homme à tout faire, de lui sacrifier son accomplissement de peintre... c'est l'option la plus romanesque du livre.

Sainte-Beuve, Delacroix croisent aussi l'itinéraire du peintre très en vogue à Paris : il décore nombre de monuments officiels parisiens (Palais du Luxembourg actuel Sénat, salle du trône ; chapelle des jeunes aveugles, actuel INJA...) et devient même membre de l'Institut en 1864. Dans son atelier se forme néanmoins Georges Seurat (comme Rouault avait suivi l'enseignement de Gustave Moreau). Au terme de sa très convenable carrière comme tenant de la tradition classique telle que défendue par Ingres (et donc admirée par Delacroix), Henri Lehmann prend cependant en fin de texte, la posture d'un auteur dépassé par les soubresauts violents d'un siècle devenu barbare et raciste, où la culture et l'éducation ayant

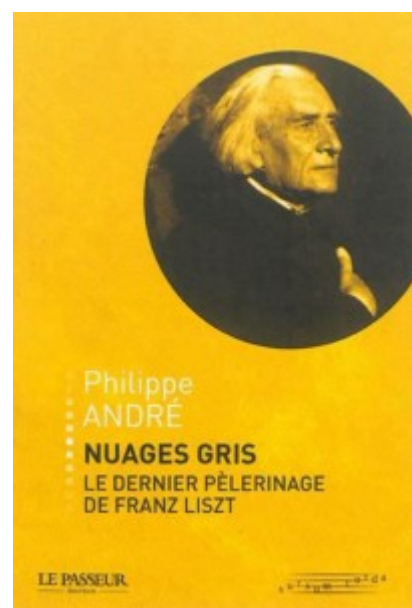
été sacrifiées inexorablement, ne peuvent plus maintenir l'équilibre d'une société plus apaisée. Un parallèle avec la France de ce début 2015 ?

Roman historique certes mais surtout mémoires recomposées au diapason d'une sensibilité attachante qui avait un goût pour le sacrifice. Henri Lehmann portraitiste des « premiers de leur siècle », dont Liszt, Chopin, Gounod... méritait bien ce roman historique en forme de mémoire. Passionnant.

Livres, roman. Christophe Bigot : [Les premiers de leur siècle \(Éditions de La Martinière\)](#). 130 x 205 mm – 416 pages. Parution : janvier 2015 – 9782732470092. 20.90 €

Livres. Philippe André : Nuages gris (le dernier pèlerinage de Franz Liszt)

Livres. Philippe André : Nuages gris (le dernier pèlerinage de Franz Liszt). Le Passeur Editeur. Au cœur des pièces pour piano de Liszt, plusieurs Livres des Années de Pèlerinage, commencées pendant les voyages en Suisse et Italie avec Marie d'Agout, mais augmentées et retouchées jusqu'à la fin d'une vie si riche de celui qui était devenu « l'abbé Liszt ». De 1881 à 1886, Liszt compose « autrement », en « Nuages gris » pour reprendre le titre le plus « paysagiste » de cette ultime série au langage moderniste et même prophétique. Philippe André clôt par un dernier volume son



étude lisztéenne, aux accents bien plus larges que ceux d'une musicologie traditionnelle.

3e et 4e âges novateurs

« Ce siècle avait deux ans », disait Victor Hugo pour dater sa naissance au début du XIXe ; avec Liszt, le siècle en avait onze ; mais ils moururent à quelques mois d'intervalle (1885, 1886), le poète français dans l'exaltation d'un sur-pouvoir médiatique (deux millions de personnes à ses funérailles nationales !), le musicien hongrois et européen, dans le relatif effacement d'une retraite qu'il avait voulue plutôt discrète. Tous les deux avaient su conquérir leur époque en une activité torrentielle... Mais on ne saurait trop se méfier des immenses créateurs parvenant au 3e, voire 4e âge, tel, en ce XIXe post-romantique, un Verdi qui, à 80 ans, par un coup de jeune éblouissant, inventera son Falstaff novateur et déchaîné... Si Hugo, en approchant du terme, insère du pré-impressionnisme (Le matin, en dormant) dans son Art d'être grand-père et parachève sa Légende des Siècles, Liszt ne ressemble plus alors à aucun autre, et d'ailleurs qui pourrait lui ressembler ?

Hors temps et prophétique

Après avoir passé sa Glanz(Eclat)-Periode en flamboyants combats pianistiques, s'être fixé à Weimar, puis avoir « trifurqué sa vie » (Rome, Weimar, Budapest) comme il le dit joliment, le voilà qui en ses cinq dernières années se consacre (s'enferme ? se confine ? jugent ceux qui ne comprennent pas) à une série – pas encore sens XXe, mais le mot est venu sous la plume ! – d'œuvres courtes pour le clavier, où l'art d'écrire se fait minimaliste, hors-temps mais aussi prophétique. Conforté par sa Foi catholique, « l'abbé » n'aura dès lors, et le moment venu, plus besoin d'implorer les « Seigneurs de la Mort : ayez pitié de moi, voyageur déjà de tant de voyages sans valises... »

Rien de péremptoire

C'est cet ultime parcours d'un Voyageur que le 3e livre

consacré aux Années de Pèlerinage écrit par Philippe André commente, médite, et nous donne à entendre. L'auteur de cet opus lisztien a triple vocation et métier : musicien, sûrement ; dans le « charme discret de la musicologie », aussi ; psychiatre et psychanalyste, indubitablement, à la ville comme à la campagne (languedocienne). Sa méthode d'investigation ne semble pas changée depuis 2010, mais la façon de cerner de « plus petits objets à la limite de l'abstraction » resserre le propos. L'approche est toujours en recherche et en sympathie, sans rien de péremptoire, malgré la science évidente et multiple de celui qui nous guide. Les deux premiers tomes étaient voués à la figuration et à l'ambulation amoureuses : Marie d'Agout, même quand « avec le temps, va, tout s'en va », et qu'il ne reste plus que « des chouettes souvenirs », suisses, italiens, picturaux ou poétiques...

Un nouveau Franz Liszt

Mais « Nuages gris » paraît concerner un nouveau Franz Liszt, pour lequel le poète portugais Pessoa eût trouvé quelque « hétéronyme » ironique et affectueux. Et pas seulement parce qu'après Marie la flamboyante amante (et la mère de trois enfants) il y avait eu avec la princesse Sayn-Wittgenstein – un rien mystico-réactionnaire – course finalement infructueuse au mariage béni par l'Eglise, puis entrée de Liszt dans son rôle d'abbé-sans-l'être-tout-à-fait... Et en prime virage à droite de l'ex-libéral-démocrate, (qui avait été partisan d'un Printemps des Peuples européens), sous la houlette d'une papauté en collage avec la monarchie (la parenthèse d'aggiornamento social de Léon XIII n'interviendra qu'après la mort de Liszt...). Le dernier chapitre compositionnel est ainsi une sorte de finistère, presque île avancée vers le large des morts, poussière d'îlots peu habitables pour des contemporains qui ne risquaient pas de saisir le « sens » de cet avenir. « Ce n'est pas pour vous, avait ironisé Beethoven en parlant de ses dernières œuvres, c'est pour le temps à venir ! » Et on se rappelle que Schoenberg parla plus tard de « Brahms le progressiste » : la formule n'eût-elle pas encore mieux

convenu au « dernier Liszt », qui avec son sans-trop-de-tonalité, son abandon du développement pour des processus juxtaposés ou incertains de rêve, s'avance en mystérieux devenir de l'art qu'il avait si éloquemment célébré ? P.André rappelle au passage l'usage-leitmotif de ces Nuages qu'en feront Kubrick dans l'errance de Eyes wide shut, ou des pièces de Ligeti et de Kagel.

Dernier pèlerinage

« Nuages gris », sous-titre Philippe André pour « Pèlerinage de Franz sur la terre ». C'est en effet la pièce la plus connue – la moins inconnue ? – de la Série, et d'ailleurs la seule qui par son titre puisse se rattacher aux « paysages » antérieurs (Suisse, Italie). Le reste est plutôt « état de l'âme » (selon la formule de l'introspectif Suisse H.F. Amiel). L'ensemble – d'ailleurs non réuni en un cycle – « parle » de vie et de mort, les entrelaçant parfois. Et parcourant cette à peine-heure de musique, la « méthode Philippe André », jamais dogmatique, perdure, depuis les rives des trois Premières Années (Suisse, I ; Italie, II ; et III, qui déjà tend au « philosophique ou mystique »). Ici, en « dernier pèlerinage », on retrouve – plus resserré avec la réduction temporelle de l'objet d'étude – un appel cordial vers le lecteur, pour l'inciter à une découverte en commun.

Les concepts philosophiques

P.André n'assène pas la vérité unique, d'une chaire professorale que ses mérites d'érudition lui vaudraient certainement. Ses schémas d'interrogation textuelle sont précis, fouillés, mais ils continuent à questionner en avançant, comme on imagine que Liszt lui-même improvisait, cherchait, calibrant. Si l'analyse – le versant professionnel de l'auteur ! – conduit la démarche, celui qui est devenu l'abbé Liszt, ci-devant tzigane « traînant tous les cœurs après lui » et aussi franciscain, n'est pas mis d'autorité sur le divan : au chapitre pathologie, Schumann et ses abîmes côtoyés ont suffi au Dr André ! Simplement, la culture

philosophique éclaire l'investigation musicienne, et réapparaissent les concepts des deux premiers tomes : l'Apeiron (l'Illimité), l'Hybris (la Dém mesure), l'espace originaire de « l'Ouvert » et la Physis – Nature – de la relation à la mère...

Le chemin mène vers l'intérieur

Ainsi, en se confrontant au texte musical de la Série, est-il fait justice expéditive des imbécilités naguère pérorées sur une quelconque dégradation des facultés intellectuelles du vieillard Liszt ; Dieu (!) merci, des « pianistes visionnaires » avaient au second XXe repris le chemin et montré son caractère autonome, voire prophétique : « Brendel, Pollini, Zimmerman, Bonatta, Ranki... » On songe aussi au « lâchage » par Zola de son ami Cézanne qu'à partir d'un certain point de rupture il ne comprend plus, et travestit dans « L'œuvre ». Et auparavant, n'y avait-il pas eu Balzac pour s'interroger sur la folie (éventuelle) de son compositeur italien exilé et maudit, Gambara ? A travers l'onirisme de ces pages, et comme l'avait indiqué Novalis, « le chemin mène vers l'intérieur ». Et pour commencer chez Liszt âgé, retourne au « berceau » (lors d'un voyage au village natal), à cette « berceuse dont la monodie est tressée en chacun de nous, en nos propres racines (oubliées) de la musique... et pour le bébé, à l'instant du bercement, ce qui le relie à ce qui deviendra sa transcendance originelle : sa mère ».

La non-étoile

De là, on ira « jusqu'à la tombe », et le compositeur en fera poème symphonique, avec épisode intercalé de « chasse sauvage », où le vieux Liszt « ne renâcle pas devant le combat ». En face, le terrible Unstern (littéralement : non-étoile), Désastre (mauvais astre), qui « fait pénétrer dans la lumière noire » (tiens Hugo , en mourant, avait aussi parlé de « lumière noire »...), à moins que ce ne soit « le soleil noir de la mélancolie » (nervalienne), ou encore « le trou noir d'anti-matière » cher aux fantasmes d'aujourd'hui ... Un anti

« nuages gris » en quelque sorte, où « une syntaxe radicale, un paysage sans coordonnées, au seuil même de l'irreprésentable » entraînent vers « l'étrange familier, qui permet de toucher à la rumeur de notre espace originaire »...On peut songer aussi aux gravures et peintures dont alors Odilon Redon peuple l'univers mental des Français qui savent se consacrer à leurs rêves...

Le sublimissime gendre

Bien sûr, il y a l'étape de la tombe, et au cœur du pèlerinage, « la mort à Venise » de « R. W. », le balancement des deux Gondoles Funèbres. Occasion pour Philippe André de conter, d'une plume alerte, le séjour au Palazzo Vendramin, à l'invitation de la « chérissime fille », Cosima, et du « sublimissime gendre », Richard, qui d'ailleurs déclare en douce qu'il ne comprend rien à la « folie en germe » dans les dernières œuvres de son beau-père, surnommé aussi « le roi Lear »... Brouilles, chamailleries, jalousie quand l'autre... gagne trop au whist, réconciliations autour de la Musique-malgré-tout, et puis Liszt exaspéré s'en va, et puis R. W. s'en va pour toujours, « mort à jamais ? ». Alors demeurent, en « son nom de Venise dans Bayreuth désert », deux Gondoles, la première, « terrible, née sous le sceau de la fermeture », et la Seconde qui, en son espace central et « avant que l'espace se réduise à rien, nous raconte que l'Ouvert est quelquefois plus proche que les extrémités de la galaxie où nous désespérons de le rencontrer ».

Philosophes (et) poètes

Sans tapage ni solennité, voilà bien Philippe André nous rendant par son écriture à l'espace qu'il fait sien de la poésie, lui qui salue au fil des pages Hölderlin, René Char, Michaux, André du Bouchet, et chez les philosophes « en langue française », ceux qui sont non moins poètes, Jankelevitch ou Maldiney...On retrouvera le « beau, premier degré du terrible » selon Rilke, dans la description de l'énigmatique Schlafoss (Sans sommeil), mais l'apaisement s'accomplit dans

Recueillement, – révisé en 1884 à Budapest, où Liszt est malade et craint la cécité – et l'ultime « En Rêve », que P. André décrit sous le signe de la « pure durée » bergsonienne : œuvre issue d'un mouvement de sublimation, « comme née d'une évanescence des nocturnes, s'élevant au-dessus d'eux pour dire la nostalgie de leur nostalgie. »

Est-ce moi qui rêve la nuit ?

En un dernier chapitre (Coda, bien sûr), l'auteur réausculte le Temps si particulier de cette fin du Pèlerinage, – « sous l'emprise d'une circularité » ? -, un Temps, « susceptible de faire perdre à Orphée la notion de temps lui-même, avec la permanence dans notre présent du monde originaire où le vécu essentiel est celui de l'espace ». Celui des synesthésies, (alias Correspondances) de Baudelaire (lui qui appelait : « O mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre ! Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons »), et aussi des discordances, des recouvrements dans la mémoire (il nous revient aussi, selon le palimpseste – le « gratté à nouveau » – de la couche des souvenirs que les « affichistes », Hains ou Villeglé, ont exploré depuis les années 60)...

La conception de l'Ouvert

Et selon cette conception de l'Ouvert pour laquelle P. André « milite » discrètement, invitant le lecteur à prolonger la démarche, il nous importe qu'un maître-livre comme celui d'Albert Béguin, L'Ame romantique et le Rêve- 1937 ! -soit cité ici, en sa magnifique Introduction : « Est-ce moi qui rêve la nuit ?... Faut-il croire que j'assiste à la danse incohérente, honteuse, misérablement simiesque des atomes de ma pensée ? », reliant ainsi (via Armin : « Les œuvres poétiques ne sont pas vraies de cette vérité que nous attendons de l'histoire ») l'immense Liszt rêveur à un romantisme allemand où se ressource aussi, malgré la distance temporelle et culturelle, ses « dernières œuvres pianistiques ». Tout autant que celles-là envoient, comme le disait le compositeur, « un javelot dans l'avenir », un avenir

« délivré » non seulement de l'ordre tonal , mais de la conduite « ordinaire » des pensées développées, pré-établies, échappant à la magnifique liberté onirique.

Philippe André : « Nuages gris », le dernier pèlerinage de Franz Liszt, collection Sursum Corda, Editeur Le Passeur. (165 p. ; 2014) Les deux premiers tomes des Années de pèlerinage (d'abord édités en livre chez Aléas) sont disponibles en e-books, Alter-éditions.